Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 5

Artikel: La balançoire
Autor: Gilbert-Martin, Ch.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190884

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

contre un verre de piquette que c'est le *sonneux* (1).

— Fontaine? Tu crois que c'est Fontaine?

— Oui, monsieur le recteur, c'est bien le bossu... Tenez, regardez : v'la sa *musique*.

Ce que Nogaret appelait la *musique*, c'était le biniou brisé du pauvre *sonneux*.

— Il était, continua Nogaret, depuis deux jours à la Ville-Guérard, où le père Joubin, un gros fermier, mariait sa fille. Et dame, si Fontaine a *sonné* pour la danse, il a dû boire aussi... Il aime bien ça..

— Pour son malheur.

— Comme vous le dites, monsieur le recteur... pour son malheur... S'il avait encore eu l'esprit de revenir par la grand'-route .. Mais non, il a pris le sentier du haut de la falaise, d'où il a dégringolé jusqu'ici. Et sur les galets !... Il aura de la chance s'il en réchappe...

— En attendant, il ne faut pas le laisser là.

— Mais où voulez-vous le porter, monsieur le recteur?

— Chez lui.

— Chez lui !... Il serait bien embarrassé pour nous donner son adresse... Il couche dans les greniers, dans les granges, ici et là, où il peut. Il porte tout son saint-frusquin sur lui, et à présent que sa pauvre *musique* est brisée, il ne lui reste plus que sa bosse, qu'il vient de rouler comme il ne l'avait peut-être jamais roulée.

Et le pêcheur montrait la falaise qui, en cet endroit, pouvait bien avoir soixante pieds de haut.

— Pauvre garçon! murmura l'abbé, pauvre garçon!

Puis il ajouta aussitôt :

— Allons, Nogaret, aide-moi, mon ami, nous allons porter ce malheureux au presbytère.

— Oh! monsieur le recteur, ce n'est pas la peine de se mettre deux ; je le porterai bien tout seul.

Nogaret prit Fontaine dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant, et s'adressant à l'abbé qui insistait pour avoir sa part du fardeau :

— Laissez-donc... Une vraie plume, quoi! D'ailleurs, comme ça, il sera moins cahoté. Allons, en route!... Vous, monsieur le recteur, prenez son chapeau et sa *musique* et suivez-moi.

Un quart d'heure après, ils arrivaient au presbytère. L'abbé tira la sonnette et Victoire vint ouvrir en grommelant.

— Prépare vite un lit pour ce pauvre garçon, fit le prêtre en montrant Fontaine qui, bien que très délicatement porté par Nogaret, ne cessait de pousser de sourds gémissements.

— Un lit! s'écria la vieille servante au comble de l'étonnement. Un lit!... Ça va donc être un hôpital, ici, à présent?

Quand il était seul en cause, le bon abbé, — nous l'avons dit, — se montrait soumis et presque craintif vis-à-vis de Victoire ; mais, cette fois, il ne s'agissait plus de lui : il y avait là un blessé dont l'état demandait des soins immédiats et qu'il fallait arracher à la mort. Le désir de faire une bonne action l'emporta sur la crainte que le prêtre avait de déplaire à Victoire ; pour un instant il redevint le maître qui commande, et il parla avec une autorité que la servante ne lui connaissait pas.

— Allons, Victoire, allons, fais ce que je t'ai dit et dépêche-toi, tonnerre de Brest!

Ce « tonnerre de Brest! », échappé à l'abbé, fit un effet magique sur la bonne femme, qui crut avoir entendu le plus épouvantable des jurons. Elle monta lestement l'escalier en faisant, à plusieurs reprises, le signe de la croix et revint bientôt annoncer que tout était prêt.

— C'est égal, fit Nogaret, en déposant le petit bossu sur le lit, quand Fontaine reprendra connaissance, ça lui semblera drôle d'être couché sur de la plume... Il y a bien longtemps que la chose ne lui est arrivée.

— Fontaine! répéta Victoire, en regardant pour la première fois le blessé dont la figure ensanglantée, hideuse, se détachait en rouge sur la blancheur des oreillers. Comment, monsieur le recteur, c'est pour le mauvais bossu Fontaine que vous m'avez fait préparer un lit?

— C'est pour un malheureux sans asile que Nogaret et moi nous venons de trouver sur la grève, blessé, évanoui, transi de froid. Son nom est : souffrance, et mon devoir est de le secourir.

— Secourir un fainéant qui *sonne* du biniou pour faire danser des vauriens comme lui, un garnement qui n'a pas plus de religion qu'un chien et qui vit dans le péché comme le crapeau dans son trou... Vous en serez bien récompensé!...

— La récompense d'une bonne action, a dit Sénèque, c'est de l'avoir faite.

— Je ne connais point votre monsieur Sénèque, mais je suis bien sûre qu'il ne voudrait point loger chez lui ce mauvais bossu-là... *(A suivre).*

(1) En Bretagne, les paysans donnent le nom de sonneux à celui qui va jouer du violon ou du biniou aux noces villageoises.

Nous ne résistons pas au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs la pièce de vers qu'on va lire, toute d'actualité, et inspirée par les derniers événements politiques, à Paris. Simple dans sa forme, mais frappée au coin du bon sens, elle nous paraît dépeindre admirablement la situation.

La balançoire.

Ah! qu'ils sont donc heureux cent fois
Ceux qui, loin de toute boutique,
Vivent en paisibles bourgeois
Sans s'occuper de politique!

Indifférents aux passions
Où les divers partis s'agitent,
Ils n'ont pour les ambitions
Que le dédain qu'elles méritent.

Peu leur importe, à parler net,
Dans cette époque misérable,
Lequel des deux est préférable
De bonnet blanc ou blanc bonnet.

Au-dessus de toute querelle,
Prenant les hommes tels qu'ils sont,
Ils estiment, dans leur cervelle,
Qu'ils se ressemblent tous au fond.

Ils n'ont pas cette angoisse extrême,
Ce trouble plein d'anxiété
De ceux qui veulent voir quand même
Où se trouve la vérité.

La vérité!... quelle ironie ;
Ceux qui la cherchent ici-bas
Y perdent leur temps et leurs pas,
De notre monde elle est bannie.

Chacun à travailler pour soi
Aprement, carrément s'applique.
« Pour me faire place ôte-toi, »
C'est là toute la politique.

Mais cette égoïste impudeur,
Chacun d'un beau nom la décore,
Et donne pour sublime ardeur
L'ambition qui le dévore.

On se drape dans le devoir
Avec un désir famélique,
On est avide de pouvoir,
Pour le bien de la République.

On fait mousser avec fracas
Mainte réforme grandiose,
Et quand on a mis l'autre à bas,
C'est, pour changer, la même chose.

Etonnez-vous après cela,
Qu'on trouve comble la mesure
Et que, pour mettre le holà,
On soit prêt à toute aventure.

Dans ces heures d'énervement
Où d'être dupe l'on se lasse,
On accepte le boniment
Du premier charlatan qui passe.

Boulanger à point est venu ;
De la lassitude il profite.
Chaque temps, c'est un fait connu,
Se donne l'homme qu'il mérite.

Boulanger tire de son bord
La République très en peine,
Et Floquet, redoublant d'effort,
Tire du sien à perdre haleine.

Lequel l'emportera des deux?
A qui restera la victoire
Au bout de ce jeu hasardeux,
Qu'on appelle la balançoire?

Et la pauvrette, pour le coup,
Tournoyant, prise de vertige,
Songe qu'a cette voltige
Ils lui feront casser le cou.

(*Don Quichotte.*) Ch. Gilbert-Martin.

A nos lectrices.

Nos observations de chaque jour nous portent à penser que le monde féminin est aussi divisé sur la question de l'arrangement de ses cheveux, que l'est le monde des politiciens sur celle de la meilleure des républiques. Dans notre humble opinion, la coiffure basse, qui est la plus nouvelle, n'avantage pas toutes les figures, et nous dirions volontiers à nos aimables lectrices : « La coiffure qui doit vous plaire davantage est celle qui vous fait plus jolie. » Nuque dégagée, nattes